

la bataille, ce dernier air qui désigne les Français, se représente de la manière la plus grotesque et la plus déplorable ; on ne l'entend paraître que par lambeaux et défiguré, enfin d'une façon d'autant plus blessante pour notre amour-propre national que l'ironie et le sarcasme se découvrent très aisément. Je n'ai pas besoin de vous dire la sensation que j'ai éprouvée, lorsqu'en entendant l'exécution de ce morceau en Allemagne, je me suis rappelé qu'il célébrait la défaite et la mort de mes concitoyens. »

Je n'apprendrai rien à personne en rappelant dans quelle piètre estime nous tenait Richard Wagner : « La France, disait-il volontiers, est un peuple de singes. » Cette déclaration de principes se doublait d'une admiration sans bornes pour son pays. C'était, d'ailleurs, son droit et son devoir d'être patriote, l'expression en fût-elle même exagérée : « Il n'y a plus que l'Allemagne qui donne des hommes au monde », s'écriait-il dans l'« Ode » qu'il adressait à l'armée assiégeant Paris en 1870. Mais où sa haine de la France, dépassant les bornes du bon sens et de la vérité, devint pour nous le plus sanglant des outrages, ce fut dans cette bouffonnerie dramatique et musicale, écrite en 1871, qu'il intitula

« Une Capitulation, comédie à la mode antique ».

Il est impossible d'imaginer une divagation plus stupide, ni une diatribe plus ignominieuse contre un peuple qui se mourait de misère et de faim.

Victor Hugo est le protagoniste de la pièce. Autour de lui se pressent, s'agitent, hurlent, chantent et dansent Perrin, directeur de l'Opéra ; les Alsaciens Keller et Dolfus, les restaurateurs Véfour, Chevé et Vachette, chefs de chœur ; Jules Favre, Jules Ferry et Jules Simon, membres du Gouvernement ; Nadar ; Flourens ; des turcos et des rats. Entre autres insanités, on voit les chœurs exécuter un cancan échevelé autour de l'autel de la République, en criant : Vive la République ! on les entend accompagner de réflexions idiotes le départ du ballon de Gambetta. Enfin, au signal d'Offenbach, les rats affamés qui montaient à l'assaut des Parisiens, se métamorphosent en danseuses pour le ballet final.

Un fou malfaisant, qui se fût mêlé de composition dramatique et musicale, n'eût pas autrement écrit.

Elèvera-t-on, à Paris, un monument à la gloire de Wagner ?

PAUL D'ESTRÉE

## En écoutant la Symphonie en ut majeur de Paul Dukas

J'avais sous les yeux l'analyse du *Guide*. Et je la trouvais excellente. Je ne prendrais cependant point la plume pour exprimer ma satisfaction si le caractère de cette brève étude ne m'avait particulièrement intéressé.

J'y relève des formules comme celles-ci : « Vigoureux, le thème (a) communique son entrain à la première période d'exposition. Sa deuxième mesure s'obstine quand un dessin accessoire se met momentanément en évidence et sert de lien pour l'énoncé du thème (b). » Et je constate la tendance aujourd'hui fréquente, chez les commentateurs musicaux à caractériser les motifs en termes de psychologie. La présente analyse en est un curieux exemple.

Et non seulement les motifs de la symphonie y sont traités comme de véritables « états d'âme », mais il semble que chacun d'eux intervienne à la manière d'une énergie. Tantôt cette énergie accélère ou renforce : « Par la voix des cors, un troisième motif vient se couler la douce nonchalance des deux mélodies dites par les cordes. » Tantôt elle surgit à la manière d'une résistance, non point en vue de déconcerter un développement mais de lui imprimer une direction nouvelle.

Le rédacteur de cette curieuse analyse s'est-il aperçu qu'il racontait la *Symphonie en ut mineur* de M. Paul Dukas, à peu près comme s'il avait entrepris de raconter une joute ou une bataille ? Il est probable, car dans l'analyse de l'*andante*, le style du commentateur est le même. Et s'il nous est parlé d'un « thème désabusé », assez désabusé pour laisser « tinter un rythme », c'est afin de nous faire assister au jeu de son « imagination psychologique » pendant cette « action musicale ».

Le terme d'*action musicale* n'est pas nouveau dans le vocabulaire de la critique. Il n'est pourtant pas aussi ancien que la symphonie et il ne s'appliquerait pas également à toutes les symphonies de Beethoven.

LIONEL DAURIAC.

(A suivre.)

## Correspondance

*Le maître Saint-Saëns veut bien nous informer — au cours d'une lettre adressée d'Anvers le 12 novembre — que M. Périlhou ne fut pas son condisciple (ainsi que nous l'avons écrit) mais son élève. Et le maître ajoute : « A cette occasion, permettez-moi de vous dire avec quel regret j'ai dû renoncer à prendre part au concert du Salon des Musiciens, par suite du retard de la représentation de l'Ancêtre dont il me fallait surveiller les répétitions jusqu'au dernier moment, et dont la « première » à Anvers a lieu ce soir ».*